

DANS LES N°4 ET 5 « LES BOYAUX DU 95E R.I. »
(organe de presse interne au 95e Régiment d'Infanterie de Bourges)
« LA MARCHÉ SUR SARREBOURG »

Signé : Lieutenant Henri B.

Une note manuscrite dans la marge précise : « Henri Blavet commandant le 2^e bataillon »

« Le 17 (août 1914), cantonnement à LORQUIN. Ma compagnie est logée dans un asile de folles. Nous sommes d'abord apitoyés par leur sort, mais, bien vite, leur bonne humeur nous déride. Par derrière les carreaux, elles nous envoient des baisers et des sourires. Elles passent la main sur leur cou en faisant le signe de couper une tête et crient : « Capout, Guillaume, Capout ! » (= Il est foutu, l'empereur allemand Guillaume II) Ah ! les braves folles !

Les sœurs sont aux petits soins pour nous. Elles s'occupent particulièrement de nos pauvres pieds qui ont eu beaucoup à souffrir de la marche de la veille. C'est, dans l'infirmerie, une collection unique de cors, de durillons, d'ampoules et d'excoriations. Par-dessus toutes ces misères les sœurs mettent emplâtres, diachylon⁽¹⁾, compresses, bandes, pommades. Et nous voilà prêts pour une nouvelle étape.

Mais il n'y avait pas que des religieuses dans l'asile ; il y avait également des civils. Ceux-ci, tout en ajoutant leurs soins à ceux des sœurs, continuaient cependant leur besogne coutumière. C'est ainsi qu'ils s'occupaient ce jour-là de nettoyage de leurs drapeaux de la Croix-Rouge, lesquels, déployés au fronton de l'édifice, devaient le protéger contre les bombes des avions. De ces drapeaux, plusieurs séchaient, étendus sur le gazon.. De temps en temps, les infirmiers allaient les retourner. Et nous admirions leur sollicitude.

A plusieurs reprises des avions boches passèrent au-dessus de l'asile, mais ils le respectèrent. Et nous conçûmes de l'humanité des aviateurs ennemis une haute estime ... Or, quelques semaines plus tard, des révélations furent faites. Nous apprîmes que les infirmiers civils étaient des espions, que leurs drapeaux étendus à terre leur servaient à faire des signaux, et que les avions boches avaient pour mission de recevoir ces signaux. Ignobles Boches ! Est-il possible de pousser aussi loin le mensonge et la duplicité !

Le 18 (août), réveil au petit jour. Nous nous rassemblons sur la route. Un interminable défilé de cavaliers nous oblige à retarder notre départ : chasseurs, cyclistes, gendarmes, dragons, tous les exemplaires de la cavalerie française sont représentés là. Echange des habituelles plaisanteries entre cavaliers et pousse-cailloux. On se donne rendez-vous à BERLIN. Nous sommes enthousiasmés du bon ordre des cavaliers et de leur masse. Rien ne pourra leur résister, et notre victoire ne fait aucun doute.

Le défilé terminé, nous partons à notre tour. Nous traversons un canal et une ligne de chemin de fer. Nous remarquons des batteries de 75, établies en plein champ derrière les crêtes. Nous arrivons dans la plaine qui précède SARREBOURG. Cette plaine, légèrement incurvée en son milieu, porte dans la dépression une ferme.

Les quatre compagnies du 1^{er} bataillon prennent la formation en ligne de section par quatre, et comme les obus commencent à dégringoler, nous faisons à plat.

La 1^{ère} compagnie se place dans les carrières en avant de la ferme ; comme les carrières sont repérées, les obus y tombent avec abondance et la 1^{ère} subit de grands dommages. Comme quoi il faut se méfier de tous les lieux facilement repérables : carrières, maisons isolées, boqueteaux, etc ...

La 3^e compagnie se place derrière la ferme et à droite. Nous sommes surpris que les Boches ne tirent pas sur la ferme. Mais nous avons appris plus tard pourquoi : c'est que la ferme servait d'asile à des espions qui renseignaient l'ennemi sur nos mouvements !

Les 2^e et 4^e compagnies se placent en plein champ en arrière et à droite de la 3^e.

La ville s'étend devant nous. Les gros obus viennent de derrière la ville et nous arrosent.

Une batterie de 75 nous émerveille par son audace. Elle est placée en plein champ, sans couvert devant elle, et elle tire sans s'arrêter. Les énormes marmites tombent tout à l'entour d'elle, et les artilleurs, sans plus se soucier des éclats que de la fumée de leurs pipes, s'empressent à la manœuvre des pièces comme s'ils étaient au Polygone de BOURGES !

A la tombée de la nuit, la vie se ralentit. Nous nous levons et nous nous dirigeons vers la ville. La route est coupée en maints endroits par les marmites. Les entonnoirs sont effrayants. Un peu avant d'arriver à SARREBOURG, nous passons devant les cadavres d'une dizaine de chasseurs à cheval tués comme ils essayaient de pénétrer dans la ville. Des infirmières sont en train de fouiller les cadavres et de recueillir leurs papiers.

Deux majors éclairent la route avec leurs lampes électriques. Nous franchissons les premières maisons. De jolies villas s'étalent de chaque côté de la rue principale et ne semblent pas avoir beaucoup souffert du bombardement. A cette vue chacun se sent le cœur rempli de courage et de confiance, car depuis notre entrée en campagne, c'est la première fois que nous avons le plaisir de pénétrer dans une petite ville où le confort du troupier ne doit certainement pas manquer, et surtout dans une ville conquise. Sur les trottoirs, une foule très dense nous regarde défiler d'un œil bienveillant et, comme l'on n'entend parler que français, notre sympathie va grandissant de plus en plus pour la population. D'ailleurs, sur tout notre passage, ce ne sont que seaux de vin, de bière, liqueurs de toutes sortes, cigares, cigarettes, chocolat, etc ... Naturellement, toutes ces bonnes

choses sont bien accueillies ; c'est un véritable régal offert à des troupes fatiguées par les longues marches et les combats.

Nous arrivons ainsi, de dédales en dédales, sur la place de la Mairie, où l'on nous fait former les faisceaux⁽²⁾ le long des trottoirs ; la nuit tombe sur la ville dans son calme quasi impressionnant, troublé de temps en temps par de rares éclatements d'obus. Ma compagnie reçoit l'ordre de coucher dans la rue, les hommes à même sur le ciment des trottoirs. Chacun se roule dans sa couverture, résigné d'avance, lorsque vers le milieu de la nuit, quelques poilus rôdeurs ayant découvert une grange remplie de paille, en un clin d'œil tout le monde est sur pied et c'est à qui rapportera une bonne botte de paille pour se faire une litière. Grâce à cette aubaine, le reste de la nuit se passe beaucoup plus aisément. Au petit jour je suis désigné avec ma section pour prendre la garde de police à la mairie ; ce n'est pas une sinécure : une dizaine de sentinelles à fournir aux différents établissements de la ville : hôtel de la 42^e division, parc à fourrage, casernes, etc ...

Tandis que l'état-major s'installe dans les salles du rez-de-chaussée, le bourgmestre et le conseil municipal sont tenus sous clé au 1^{er} étage, avec sentinelle baïonnette au canon à la porte ; dans une autre salle, la visite médicale a lieu. Un bureau transformé en vaste magasin reçoit, sous la surveillance d'un employé de la mairie, tout le pain réquisitionné apporté par les boulangers civils. Sitôt dans la rue, on se croirait dans une petite ville de garnison bien tranquille ; c'est un va-et-vient continu de troupiers flânant d'un pas las, s'arrêtant aux devantures, entrant dans toutes les boutiques pour y faire mille emplettes.

Je me vois toujours **le matin du 19 (août)**, errant à la recherche d'un restaurant quelconque pour y casser la croûte, et me trouvant face à face, à un détour de rue, avec une brave femme distribuant à tous ceux qui passaient du café au lait bien chaud et de larges tranches de pain. Aussi, tout le monde était-il enchanté de cet agréable séjour, et qui ne se serait pas laissé prendre par cette hospitalité si généreuse, cet air souriant, ces paroles si flatteuses que l'on rencontrait à chaque pas ; aussi, il n'y a rien d'étonnant à ce que des hommes éprouvés par les fatigues et les privations, trouvant là une large détente physique et morale, se soient laissés bercer par des apparences trompeuses. Certes, il y avait à SARREBOURG de braves Français dont le cœur était rempli de joie en voyant fuir le Prussien abhorré et défiler les culottes rouges dans les rues de la ville, mais combien aussi d'autres vils espions, dont la mission dangereuse était de surprendre notre bonne foi par une feinte bonhomie pour nous trahir traîtreusement par derrière. Les cas de cette sorte abondent pendant notre court séjour à SARREBOURG : c'est le coup des téléphones installés dans les caves, les fours de boulangerie, les lignes ennemies greffées sur nos propres lignes, les signaux par les toits, les lucarnes, etc ...

Je me contenterai de raconter seulement l'histoire dont je fus témoin. J'étais, comme je l'ai dit précédemment, de service au poste de police à la mairie, lorsqu'un civil paraissant une trentaine d'années et porteur du brassard de la Croix-Rouge, vint me demander un laissez-passer pour sortir hors de nos lignes, soi-disant pour ramener des blessés français restés sur le terrain. Je le conduisis au bureau où se délivraient les laissez-passer, quand je vis venir à moi le capitaine L..., qui me dit tout bas à l'oreille : « Méfiez-vous de cet individu-là, voilà un moment que je le file et je l'ai vu plusieurs fois essayer de se mêler aux groupes de soldats et de surprendre leurs conversations ; pour moi, ce doit être un espion. » Ainsi prévenu, j'attendis mon homme à la sortie, et sans avoir l'air de rien, je lui dis que j'allais l'accompagner jusqu'au dernier poste de nos lignes qui était installé à la gare même. En cours de route, d'un air dégagé, il me posait des questions plutôt indiscrettes, telles le nom du colonel, notre effectif, nos pertes, l'artillerie, tout en déblatérant avec force contre les Allemands. C'était trop exagéré pour être sincère, et il ne parvint qu'à me convaincre une fois de plus que j'étais sur une bonne piste ; naturellement, je ne lui répondais que par quelques phrases vagues tout à fait en dehors de ses questions. Tout à coup, mon compagnon de route s'arrête devant un estaminet d'allure plutôt borgne et me dit tout en souriant : « Désirez-vous prendre un verre avec moi, je vais vous présenter à un de mes amis qui s'intéresse beaucoup à la France et à la guerre. » Mais je refusai poliment, craignant une embûche, et je vis alors sortir du café un homme petit, ventru, portant lunettes avec une belle paire de jumelles sur la poitrine. Comme je m'étonnais à cette vue : « Voyez-vous, me dit-il, j'ai une admiration pour tout ce qui touche à la guerre, je reste des heures entières à contempler les duels d'artillerie ; qu'ils sont donc bons, vos 75. » Tout en gardant bonne contenance, je pensais en moi-même : « A malin , malin et demi » et, prétextant une excuse quelconque, je lâchai là mes deux hommes en leur disant : « Eh bien, c'est entendu, je vais prévenir le poste, qui est à deux pas d'ici de votre sortie ; au revoir, messieurs. » Ils me remercièrent avec effusion, pensant que leur comédie bien jouée avait réussi, mais ne s'attendant nullement à ce qui leur était réservé. En arrivant au poste, je trouvai l'adjudant D... à qui je confiai mon histoire, en lui donnant le signalement exact des deux individus et le priant de les arrêter au passage séance tenante. C'est ce qui fut fait, et les « deux grands amis de la France », qui n'étaient autres que des officiers boches déguisés, convaincus d'espionnage, furent, je l'espère, fusillés.

Dans l'après-midi du 19 août, ordre est donné de fouiller de bas en haut l'hôtel de la 42^e division. Avec un officier du génie et quelques hommes du poste je m'y rends, muni de pinces et de lanternes. Sous une vigoureuse pression, la porte de la cave vole en éclats et, tandis que l'officier de génie descend jusqu'au fond en sondant les parois d'une façon minutieuse, je me précipite dans l'escalier pour inspecter les étages supérieurs du bâtiment. Nous y trouvons quantité d'armes, de munitions et de papiers de toutes sortes, qui sont transportés de suite à la mairie. Mais la découverte la plus sensationnelle fut celle, dans un petit cabinet de débarras, d'un individu, petit, obèse, roulant des yeux effarés, baragouinant un charabia incompréhensible.

Inutile de dire qu'il eut vite fait de descendre les escaliers entre la poigne de deux gaillards qui le conduisirent au bureau du colonel ; interrogé, il finit par avouer qu'il était un ancien douanier et était resté pour correspondre avec les Boches par une petite lucarne pratiquée dans le toit. Bonne capture, mais un peu tardive ; pendant ce temps, des sapeurs du génie, grimpés sur le toit, coupaient avec des cisailles les fils télégraphiques et téléphoniques, au grand amusement de la foule des soldats. Beaucoup d'officiers et de sous-officiers prenaient leurs repas à l'hôtel du « Kaiserhof », moyennant bon argent de France. Je remarquai dans la salle quelques vieux civils bedonnant et lunetteux qui, le nez plongé dans un journal ou semblant très attentionnés par une partie de cartes, étaient toute ouïe à ce que nous disions et nous jetaient, du coin de l'œil, des regards soupçonneux et malveillants. Dans la rue, un groupe d'espions, cueillis aux quatre coins de la ville et solidement encadrés de chasseurs à cheval, attendaient d'être conduits en lieu sûr, pendant que quelques jeunes filles leur envoyaient des baisers du haut d'un balcon.

La nuit se passa sans incident ; les obus allemands venaient s'écraser de temps en temps sur les pâtés de maisons, nous envoyant des éclats ; mais, allongés sur le trottoir, nous n'en dormions pas moins à poings fermés.

Au petit jour, 20 août, la canonnade redoublant d'intensité, nous rompons les faisceaux et partons à la lisière, du côté des casernes de uhlans⁽³⁾. Les Boches attaquent SARREBOURG et il nous faut tenir à tout prix ; la fusillade ne tarde pas à se déchaîner et ma compagnie, sous une grêle de shrapnells⁽⁴⁾ et de balles, va se coucher en ligne de section par quatre dans un champ de betteraves entre deux pâtés de maisons.

Le lieutenant P... et ses mitrailleurs occupent un petit jardin à notre droite et, par des ouvertures pratiquées dans la palissade, les pièces tirent par rafales sur les objectifs qui leur sont assignés. Une autre compagnie, déployée le long de la ligne de chemin de fer, croise ses feux avec les nôtres. Le capitaine F..., le nôtre, debout, la jumelle aux yeux, observe à chaque instant les mouvements de l'ennemi et lorsque les mitrailleuses lâchent leurs bordées violentes et subites, il s'écrie à plusieurs reprises : « Bravo P..., bien touché. »

A un moment donné, les Boches, qui n'étaient probablement pas en force suffisante pour continuer à progresser, exécutent un mouvement de repli. L'adjudant me passe ses jumelles et j'aperçois nettement, avec un soupir de satisfaction, je l'avoue, des formes grises disparaître derrière des buissons. A cette vue, notre ardeur se réveille, le capitaine fait porter deux sections plus en avant et les fait déployer, tandis que les mitrailleuses crachent à qui mieux mieux. Bientôt, le colonel passe dans la rue derrière nous et nous crie : « Les enfants, tenez encore deux heures et SARREBOURG est à nous, on vient à notre aide. » Mais l'ennemi, ayant reçu des renforts, se reporte en avant et la fusillade, un instant ralentie, fait rage de toutes parts.

Notre compagnie, jusqu'alors épargnée, a sans doute été aperçue, car, tandis que les obus écrasent nos sections avancées, des rafales de mitraille enfilant notre couloir fauchent les feuilles de betteraves au-dessus de nos têtes ; il faut s'aplatir sur le sol et rester immobile sous cet ouragan, des minutes qui nous paraissent des heures.

Enfin, le capitaine donne l'ordre de nous replier, homme par homme, derrière les maisons. Il faut se traîner sur le ventre en rampant et bondir d'un seul coup derrière l'écran que nous offrent les murs ; les premiers passés aident leurs camarades en leur tendant un fusil ou tout autre objet et en les traînant ainsi jusqu'à eux. L'adjudant D... en se soulevant légèrement, est atteint mortellement au ventre. Malgré tout, nous parvenons à reconstituer la compagnie et nous nous replions en file par un à l'intérieur de la ville en longeant les murs. Le lieutenant P... abandonne à regret son poste après avoir tiré à toute volée jusqu'à la dernière limite. Les pièces sont chargées sur les chevaux en un clin d'œil et toute la section se retire au lourd galop et dans un bruit de ferraille dominé par l'éclatement des projectiles et l'écroulement des maisons.

Arrivés sur une petite place, un peu à l'abri, nous nous reformons en ordre par quatre et défilons au pas, l'arme sur l'épaule et baïonnette au canon, et c'est un spectacle vraiment émouvant de voir une pareille discipline dans une troupe héroïque jusqu'à la mort, reculant avec fierté devant le nombre, ne cédant le terrain que pas à pas au prix de lourds sacrifices pour l'ennemi. SARREBOURG, notre rêve, il allait falloir t'abandonner ; petite cité charmante, tu allais retomber sous la botte prussienne, tous les cœurs étaient serrés devant ce terrible réveil de la fatalité.

Halte derrière les murs de l'ambulance ; les issues sont gardées et il faut les défendre jusqu'à la dernière extrémité pour permettre au gros du régiment de se replier en sécurité.

De toutes les rues arrivent des groupes de ceux qui ont pu attendre jusqu'au dernier moment, entre autres le lieutenant mitrailleur L... et le sergent G... en sueur, noirs de poudre, apportant leurs pièces à bras. L'évacuation de la ville commence alors par des sorties différentes. Ma compagnie, après avoir traversé un dédale de rues, se trouve dehors dans un champ de blé moissonné. Nous nous arrêtons dans un petit vallonement pour souffler, lorsque tout à coup nous sommes accueillis par une grêle de balles ; les Boches viennent de déboucher d'un petit bois sur le coteau à notre droite et ont ouvert un feu très meurtrier sur nous. Nous nous déployons par groupes derrière des gerbes de blé et nous nous replions par bonds en faisant des feux à chaque arrêt. Mais cette surprise si brusque a désorganisé notre petite troupe et je me trouve séparé du gros de la compagnie avec quelques hommes. Tapis dans un trou, nous laissons passer l'averse.

Mais, soudain, une inquiétude me traverse l'esprit : dans quelle direction faut-il aller pour rejoindre les camarades ? Les énormes marmites⁽⁵⁾ éclatent tout autour de nous, les balles affluent à nos oreilles. Dans ce

fracas épouvantable, une idée a surgi dans mon cerveau ; parbleu, la bonne direction ne peut être que celle où tombent les gros projectiles allemands, si reconnaissables à leur énorme fumée noire ; c'est dangereux certes, mais il faut, coûte que coûte, passer sous les rafales, car la nuit arrive bientôt. Je fais part de mes réflexions aux hommes qui sont avec moi et nous filons ainsi individuellement : je pars le dernier et, après une course mouvementée, je passe devant une batterie de 75 ; le spectacle est à la fois horrible et grandiose. Sur les pièces culbutées, les artilleurs sont étendus morts, les bras pendant le long des affûts ou semblant crispés ; un peu plus loin, des cadavres de chevaux éventrés ; une pauvre bête, les pattes brisées, essaie de se soulever à mon passage en hennissant faiblement. Quel drame horrible s'était déroulé là dans ce petit coin solitaire, près de ce petit bois de sapins ?

Un frisson me courut dans les veines ; je continuai ma course, la tête vide, et je parvins ainsi, dans un dernier effort, sur une petite crête où le 13^e de ligne était déployé pour nous recueillir. Je trouvai sur ma route le commandant V..., seul, pensif, qui me demanda où j'allais.

- Je tâche de rejoindre le régiment, lui dis-je.

- Eh bien ! suivez-moi ! me répondit-il.

Entre temps, de nombreux groupes étaient venus se joindre aux glorieux restes du régiment. On se remit en marche, heureux d'avoir échappé, mais aussi attristés par l'absence de nombreux camarades restés là-bas à SARREBOURG. Après des kilomètres et des kilomètres, nous arrivions, à la pointe du jour, à LORQUIN. »

(1) diachylon : emplâtre pour pansement ; toile sur laquelle on étend le diachylon et qui se colle aux parties sur lesquelles on l'applique

(2) faisceaux : terme militaire - former ou rompre les faisceaux - se dit d'un assemblage de fusils qu'on forme en engageant les baïonnettes les unes dans les autres, de manière qu'ils soutiennent ceux qu'on appuie sur eux

(3) uhlan : dans l'armée allemande, un uhlan est un cavalier armé d'une lance, similaire au lancier des armées françaises.

(4) shrapnells : obus chargés de balles qui sont projetées à chaque explosion

(5) marmites : obus de très gros calibre

ARMÉE FRANÇAISE
JOURNAL DES MARCHES ET OPÉRATIONS DU 98^E RÉGIMENT D'INFANTERIE
par le Colonel GAUBE - imprimé en 1924
EXTRAITS

« **Le 17 août**

✓ Après une bonne nuit à CIREY, nous repartons dans la direction de BERTRAMBOIS. C'est la dernière localité française avant la frontière franchie à midi sous la pluie qui tombe dru. Après le long défilé des colonnes d'artillerie qui nous ont précédés, la route forme une nappe d'eau et de boue ; nous devons constamment l'abandonner pour passer à travers bois. Un soldat emporte le poteau-frontière : « Je le planterai à la nouvelle frontière », dit-il. Des batteries d'artillerie lourde, enlisées dans la boue, ne peuvent plus avancer.

✓ Vers 14 h, nous atteignons la lisière nord et le régiment prend une formation de rassemblement sur la croupe sud-ouest de NIDERHOFF, face au nord-est.

✓ Devant nous de larges ondulations découvertes, avec, dans le lointain, de grands bois sombres. Sans étonnement et comme si l'ennemi n'existait plus, on s'établit en-dehors des bois. Mouillés jusqu'aux os, nous allumons des feux de bivouac.

✓ Enfin, après plusieurs heures ainsi passées, nous nous remettons en marche et nous traversons bientôt NIDERHOFF, premier village lorrain annexé. Les habitants regardent ; leurs figures ne disent ni l'étonnement ni la satisfaction. Que pensent-ils ? Comme nous aimerions le savoir ! Mais la marche nous entraîne, et, à 18 h, nous arrivons aux métairies de SAINT-QUIRIN ;

✓ Un vieillard à la figure bien française, qui s'est d'abord tenu à l'écart, se laisse peu à peu aller à la confiance ; il causerait volontiers, mais il redoute les représailles possibles après notre départ. Ses lèvres ne peuvent contenir les mots d'amour qui disent toutes ses espérances ; il parle de son jeune temps ; il prononce « FRANCE » avec une vénération qui le soulage, mais aussi d'un ton de crainte qui dit ce qu'il aurait à redouter s'il était trahi.

✓ Des reconnaissances d'officiers montés sont envoyées dans les bois en vue de la marche du lendemain ; l'épaisseur des fourrés et la boue ne leur permettent pas d'avancer.

Le 18 août

✓ Vers 10 h, nous arrivons à NITTING. Nos avant-gardes ont atteint HESSE et SCHNECKENBUSCH. Le régiment, étant en réserve de Division d'Infanterie, reçoit l'ordre d'organiser la sortie nord de NITTING et d'y creuser des tranchées. Le commandant Gaube convoque le maire et lui prescrit de mettre à sa

disposition des travailleurs munis de leurs outils. « Que ceux qui sont contents de voir la France revenue avec nous, se mettent au travail et nous aident. » Tous obéissent et, se mêlant à nos hommes, creusent les tranchées.

✓ Vers 14 h, la progression est rapide et la plaine qui sépare NITTING de HESSE est traversée en colonnes doubles, largement ouvertes. A quelques centaines de mètres au sud de HESSE, le régiment est arrêté ; on reste sur place dans la même formation et on attend. Comme la fatigue et la faim nous font trouver de plus en plus lourds ces arrêts inexplicables, la belle humeur nous quitte et on entend quelques plaintes.

✓ Enfin, quand la nuit s'est faite bien noire, l'ordre est donné de cantonner à HESSE. Nous sommes prévenus cependant que les troupes y étant déjà très nombreuses, la place affectée au 98^e sera très réduite. Les fourriers vont néanmoins à la mairie pendant que les bataillons établissent au bivouac contre le village.

✓ D'immenses feux sont vite allumés et bientôt on entend à travers les cris multiples échangés, le grincement caractéristique des moulins à café. Brouhaha d'un champ de foire illuminé des feux de la Saint-Jean ; roulement des lourdes voitures de l'artillerie qui établit le parc au sud-est de HESSE ; cris de conducteurs encourageant leurs montures ; véhicules qui, ayant pris dans l'obscurité le tournant trop court, ont versé dans le fossé et que des dizaines d'hommes essaient de redresser au milieu d'appels qui s'entrechoquent. Tel est le tableau bruyant de ce coin de terre où de toutes les pensées semble écartée la moindre préoccupation de l'ennemi.

Le 19 août

Nous passons la journée du 19 en position d'attente dans les champs, à la lisière sud-ouest du bois de Jungforst, au nord de la voie ferrée, en réserve de D.I., et, la nuit venue, nous cantonnons à HERMELANGE.

Le 20 août

✓ Le soleil se lève radieux. C'est le premier jour de combat du régiment. Le bataillon Besson (2^e) se porte au bois de Jungforst en soutien du 16^e régiment engagé à SCHNECKENBUSCH ; le bataillon de Fabregues (1^{er}) à gauche, marche de HESSE sur la ferme Muckenhof. Le bataillon Gaube (3^e) demeure momentanément en réserve de D.I., au sud-est de HESSE. Une section de ce bataillon est envoyée à HESSE pour faire abriter les habitants dans l'église et veiller à ce qu'aucun signal ne soit fait aux Allemands du haut du clocher. On a en effet acquis la certitude que des tirs d'artillerie ont été provoqués de cette manière sur quelques-unes de nos formations.

✓ Vers 8 h, le bataillon Besson se porte à gauche du 16^e fortement contre-attaqué vers SCHNECKENBUSCH par d'importantes forces ennemies. Le bataillon Gaube se porte au bois de Jungforst. La compagnie de Benoît, du bataillon Gaube, appuie bientôt le mouvement du bataillon Besson ; mais insuffisamment soutenus par l'artillerie, les 16^e et 98^e doivent se replier sur le bois de Jungforst. Les Allemands ne poursuivent pas.

✓ A 17 h, l'ordre d'attaque générale est donné à toute la division. Au 98^e, le bataillon Besson, conservant la droite, doit se porter sur SCHNECKENBUSCH, où il franchira le canal de la Marne-au-Rhin pour marcher sur BUHL, à l'est du ruisseau. Le bataillon Gaube au centre doit passer le canal à Neuhoff, puis se porter sur BUHL et Neumuhl. Le bataillon de Fabrègues, à gauche, progresse plus à l'ouest du canal.

✓ En voyant déboucher notre attaque des bois au sud de SCHNECKENBUSCH, le tir de l'artillerie allemande prend une grande violence. Tout le front de bataille s'allume d'incendies provoqués par le feu dans les villages et dans les fermes. Mais partout la résolution de marcher s'affirme par l'attitude superbe des troupes au milieu des flammes et des toitures qui s'écroulent.

✓ « Les braves gens », ces mots reviennent constamment à la pensée de ceux qui les voient à l'œuvre. A notre droite, dans SCHNECKENBUSCH, la lutte est terrible et le bataillon Besson ne peut pas franchir le canal.

✓ Au centre, le bataillon Gaube et le 62^e bataillon de chasseurs à pied franchissent le canal, malgré le feu intense que l'artillerie allemande dirige sur le pont de Neuhoff. Le déploiement se fait rapidement sur la rive nord, et la marche sur BUHL est reprise ; le bataillon de Fabrègues à gauche, les chasseurs au centre, le bataillon Gaube à droite.

✓ Malgré la fusillade très violente, nos tirailleurs gagnent du terrain, mais il se fait déjà tard et bientôt le crépuscule envahit tout. On ne distingue plus très bien ce qu'on aperçoit ; une ligne sombre et imprécise près du sol indique seulement la position des fantassins allemands sur lesquels nous dirigeons nos feux.

✓ La nuit est venue. Des lueurs d'incendie nous révèlent des mouvements de repli chez l'ennemi, et tout à coup, le silence s'établit. On n'entend plus que la voix des blessés réclamant du secours.

Grièvement atteint, le porte-drapeau a disparu. En le recherchant, on trouve le drapeau à terre ; on le remet au commandant Gaube.

✓ La nuit profonde et silencieuse nous enveloppe ; les blessés appellent ; des falots rouges commencent à sillonner la plaine ; des sonneries de trompettes dont nous ne connaissons pas la signification sont entendues du côté de l'ennemi ; tout devient mystère, douleur et inquiétude.

✓ Il est impossible de continuer la marche sans savoir où en sont nos voisins ; des patrouilles sont envoyées dans toutes les directions. Pourrions-nous encore avancer ? Allons-nous être contre-attaqués ? Le doute nous tiraille. Quoiqu'il en soit, après cette dure journée d'attaques, qui, malgré les lourdes pertes subies, nous ont permis de faire reculer l'ennemi, il ne saurait être question de se reporter en arrière.

✓ Les recherches des patrouilles n'ayant donné aucun résultat, aucune liaison avec le chef de corps ne fonctionnant plus, le commandant Gaube se décide à aller en personne à la recherche du colonel, afin d'être fixé sur la situation du régiment et sur les décisions à prendre. Au pont du canal, il trouve le lieutenant Marena qui lui apprend que le colonel a été légèrement blessé, que les attaques du bataillon Besson n'ont pas pu déboucher, que le régiment a beaucoup souffert et que les débris des unités épuisées attendent, tapies contre les berges du canal, les ordres du commandement.

✓ Repli sur HESSE : enfin, au milieu de la nuit, parvient l'ordre de se replier sur HESSE où l'on attendra des instructions nouvelles pour reprendre l'attaque, le lendemain. Il pleut, la fatigue est extrême, car c'est la troisième nuit sans sommeil. Depuis plusieurs jours, on vit Dieu sait comment ! Rien à faire dans cette nuit noire pour essayer de se regrouper. On s'empile dans les maisons, on s'installe sous les toits que l'artillerie a respectés et, dans ce désarroi, s'il est impossible de savoir ce qui se passe dans les cœurs, aucune plainte, aucun murmure n'en révèle le trouble profond.

✓ Retraite sur NITTING : au cours de la nuit, l'ordre arrive de se replier sur NITTING et de se regrouper. Les vides que la bataille a creusés dans nos rangs commencent alors à être dénombrés. Nos pertes en officiers et en soldats ont été cruelles.(...) »

**RÉCIT D'UN INSTITUTEUR DE LORRAINE, ÉVACUÉ EN AOÛT 1914
34 MOIS OTAGE EN FRANCE ET EN SUISSE**

Récit de Theodor Hommes, instituteur à Hermelange, village de Lorraine annexée

Le texte original a été écrit en allemand.

« AUS EINER 34MONATIGEN GEFANGENZEIT -
VON EINEM ALS GEISEL VERSCHLEPPTEN LOTHRINGISCHEN LEHRER ERZÄHLT »
EXTRAITS

Quelques repères biographiques de Theodor HOMMES

- 13.03.1894 : Naissance à Wissembourg (Basse-Alsace). Son père, Allemand immigré, est garde-forestier impérial. Sa mère est Alsacienne.
- 01.10.1900 : La famille s'installe à la maison forestière du Schweizerhof, près de Saverne.
- 1902 - 1905 : HOMMES fréquente l'école élémentaire de Saverne.
- 1906 - 1909 : Ecole moyenne (« Mittelschule ») de Saverne.
- 31.01.1914 : Entrée à l'Ecole Normale de Phalsbourg.
- 16.04.1914 : Premier examen d'aptitude à l'enseignement.
- 16.04.1914 : Nomination à Hermelange, une petite commune de la zone francophone de la Lorraine annexée, près de Lorquin.
- 18.08.1914 - 10.06.1917 : Arrestation puis internement en France et en Suisse.

AVANT - PROPOS

« C'est uniquement pour rapporter la vérité que je confie à ma plume les faits de ma captivité. J'ai entendu bien des opinions erronées sur la vie des internés depuis mon retour au pays. C'est à ces optimistes que je voudrais m'opposer par ma démarche. Tout autre but m'est étranger. Je déclare hautement que je ne ressens ni haine ni désir de vengeance envers les auteurs de mes souffrances, car à l'école de la Grande Guerre on n'apprend pas chose pareille.

Ces récits ne doivent pas déchaîner les passions des nations. J'aimerais qu'on examine avec calme ce qui n'est pas falsifié, simplement véridique. Le détenu, de retour dans son pays, n'attend ni récompense ni remerciements. Mais on n'a pas le droit de l'offenser en méconnaissant ou en mésestimant ses faits et gestes.

Chaque prisonnier a vécu dans les plus tristes conditions. Il a beaucoup souffert sous la domination de l'ennemi, pour les combattants comme pour ceux qui, chez eux, ont soutenu la lutte. Ce que j'ai enduré en trente-quatre mois de détention, je le sais. Mais des milliers de mes camarades en ont vu d'autres.

Pfalsburg, le 1^{er} juillet 1918, Theo Hommes

Otage des Français

Le village de Hermelange se situe au confluent des deux Sarre, à 9 kilomètres de la frontière française⁽¹⁾. La Grande Guerre m'y surprit au milieu d'une population de 150 habitants, des Lorrains francophones. Depuis Pâques 1914, j'y exerçais les fonctions d'instituteur et de secrétaire de mairie. A ce dernier titre, j'étais considéré comme indisponible.

Début août 1914, la population était très inquiète ; elle se trouvait proche de la frontière et on parlait de guerre imminente. **Le matin du 16 août**, les premiers éléments français s'infiltrèrent dans le village. Ils arrachèrent les affiches officielles pour coller à la place : « République Française ». (*en français dans le texte*)

A 1 h de l'après-midi, une patrouille de cuirassiers parcourut les rues au trot. Ils forcèrent la boîte aux lettres qui contenait le courrier posté la veille par les troupes allemandes en retraite : le 15^e Dragons de Munich, le 20^e Wurtembergeois, le 1^{er} RI de Bavière. Le comportement des Français nous surprit, bien que nous ayons appris qu'ils avaient agi de la sorte auparavant, en Haute-Alsace⁽²⁾. Ils croyaient sans doute trouver dans le butin des indications suspectes. Je pense plutôt que de vaillants Feldgrauen avaient profité de l'occasion pour poster une lettre célébrant leur bravoure ou décrivant une action d'éclat à leurs dulcinées. Plus tard, j'ai fait la connaissance d'un certain Emile Veit, un Alsacien. Dans son village natal, les Français s'étaient aussi précipités sur les boîtes aux lettres. Ils y trouvèrent une lettre que Veit avait adressée à un leader syndicaliste de Rhénanie et dans laquelle se trouvait une malencontreuse phrase contre les Français. Sur le champ, les « Rothosen »⁽³⁾ le saisirent au collet et le pauvre infirme fut envoyé en captivité.

Mais revenons à Hermelange. **Le 17 août**, plusieurs formations y bivouaquaient, mais je ne m'en inquiétai pas. Je comptais sur une défaite rapide des Français et n'envisageai nullement de fuir devant l'ennemi car étant civil je me sentais en sécurité. Bien que détestant les pantalons rouges, je me tenais tranquillement à l'écart.

Ce soir-là, lorsque je passai devant la cuisine de ma logeuse, j'entendis un officier français lui dire : « *Ici, nous ne faisons rien à personne, mais de l'autre côté du Rhin pas une pierre ne restera sur l'autre et aucune femme ne sera épargnée.* » C'étaient là les paroles d'un homme qui « se battait pour la culture, la civilisation, la liberté des peuples ! » (*en français dans le texte*)

Le 18 à 1 h de l'après-midi j'eus l'occasion de découvrir l'esprit noble et humanitaire si réputé des Français. Deux gendarmes se présentèrent au café VOLF où je prenais pension. Ils me trouvèrent au jardin et m'invitèrent à les suivre. Je pensais qu'on avait besoin du secrétaire de mairie pour le cantonnement des troupes. Je les suivis donc sans inquiétude, mais alors que je m'apprêtais à entrer dans la mairie-école, je fus arrêté par un impératif « Non ! Non ! » Alors, des soupçons envahirent mon esprit. Est-ce qu'on allait me fusiller ? Cette idée faillit me paralyser. A la sortie du village, ils me présentèrent à un officier supérieur qui me dit : « *Vous êtes considéré comme otage.* » Je lui demandai la signification de ce mot et il m'expliqua que mon arrestation devait servir à la sécurité des troupes en cas d'agression de la part de la population civile. Dans ce cas, ou si je tentais de prendre le large, je serais fusillé. Les perspectives n'étaient guère encourageantes et je ne pouvais m'empêcher de penser que, dans de telles circonstances, un « bon ami » au courant de telles rigueurs pourrait aisément se débarrasser d'un rival gênant. Triste époque ! Il n'aurait qu'à se poster à une lucarne d'un grenier et faire éclater des cornets de papier gonflés d'air pour obtenir un effet de coup de feu et l'ennemi conclurait aussitôt à une dangereuse embuscade.

Puis on me remit à la garde de deux gendarmes montés. Ces tristes soudards gênaient ma marche en faisant exprès de me serrer entre leurs deux chevaux. Nous traversâmes le village en direction de la sortie nord pour nous arrêter au bord de la Sarre. Là, un sergent me menaça de son pistolet en disant : « *Regarde, là-dedans il y a une balle pour toi.* » C'est ainsi que me consola ce triste personnage. Ce sinistre avertissement me plongea dans une cruelle agitation. Des images fantasmatiques troublaient mon esprit et j'attendais terrorisé que les troupes soient engagées dans la bataille, car ce serait l'heure de ma mort. Je serais devenu gênant et on me supprimerait sans autre forme de procès. J'étais désespéré et n'avais qu'un désir : être délivré des griffes de l'ennemi par un de ces obus allemands qui éclataient, nombreux, devant moi sur la hauteur de Hesse⁽⁴⁾ et au nord de la Sarre près de Xouaxange⁽⁵⁾. Je ne voulais pas laisser à ces culottes rouges, ces gens que je haïssais alors, le plaisir de m'abattre. En cette horrible circonstance, être tué par un obus allemand m'aurait apporté la délivrance et le bonheur. Des moments de cette sorte, on ne peut que les vivre, non les raconter. Un vague espoir revint dans mon âme vers 4 h, quand un officier français me tendit un

gobelet de café.

Le plus pénible dans ma détresse était d'être observé à la jumelle par les habitants du village. Je restai assis des heures, sur une gerbe dans un champ d'orge, ressassant mes idées noires. Soudain, un éclair brille à l'est de Sarrebourg⁽⁶⁾ et, peu après, un de nos avions tombe en feu au-dessus de Buhl⁽⁷⁾. Je ne peux pas décrire les sentiments qui m'attristèrent à cette vue. Ma raison les refoulait et je me sentis proche de la trahison en me posant des questions sur la position de force de nos troupes, mais sans me laisser entraîner.

Adieu à Hermelange

A 10 h du soir, nouvelle traversée du village en direction de Nitting⁽⁸⁾. Je relevai le col de ma veste, tirai ma casquette sur les yeux et modifiai ma démarche pour ne pas être reconnu par les villageois. En route, un officier me demanda de lui montrer l'école, où devait se trouver un général, en me laissant entendre que je pourrais y passer la nuit chez mon collègue. Un espoir germa dans mon âme et la pensée d'une éventuelle libération me fit rêver. Dans la salle de classe, je vis le plancher jonché de paille. Devant l'entrée, une sentinelle ; personne à l'intérieur. On m'y laissa seul avec la remarque laconique : « *Vous attendrez ici.* » Alors parut le bienfaiteur espéré, décoré de feuilles de chêne. Il m'apostropha brutalement, au point de me rendre incapable de comprendre un seul mot et encore moins d'en trouver un pour me défendre. Des gendarmes me conduisirent dans une maison où ils étaient cantonnés. On me servit des pâtes et de l'eau. Je couchai sur la paille dans une grange, pieds et mains liés, sans manteau ni couverture, dans un vacarme de va-et-vient qui dura jusqu'au matin. La distraction de certains abrutis consistait à pointer leur baïonnette sur ma poitrine en me menaçant de mort.

A 5 h du matin - **le 19 août** - on me délivra de mes chaînes. Pendant le casse-croûte des gendarmes, la maîtresse de maison me servit un bol de café qui me réchauffa le cœur. J'étais enrhumé, gelé, corps et âme. A 6 h et demie, je me retrouvai, menottes aux poignets, derrière un fourgon du train à proximité de l'église. Les passants dévisageaient le « criminel ». Ces impressions sont les plus pénibles qu'on puisse ressentir. C'est là qu'un brigadier de la maréchaussée s'enquit pour la première fois de ma nationalité⁽⁹⁾.

Vers 10 h, un officier français vint à passer, assis sur une voiture. Il me demanda la cause de mon arrestation. Cet ennemi, bon, intelligent et humain obtint qu'on enlève mes menottes, ce qui me plongea dans un bienfaisant moment de bonheur. Et le fourgon reprit la route en direction d'Abreschviller⁽¹⁰⁾, sous l'escorte des gendarmes.

Lors d'une pause, j'étais assis sur un fagot, spectateur impassible du va-et-vient des soldats. L'un d'eux décochait des œillades à une jeune fille, d'autres essayaient d'ouvrir une porte verrouillée, réclamant du pinard à grands cris. Quelques-uns pourchassaient les oies, les poules et les canards. J'ai vu des bêtes effrayées s'engouffrer dans un couloir, une bande de voleurs déchaînés à leurs trousses. Vers midi, je me trouvais à Barville-Bas⁽¹¹⁾. Près de là, au nord de la voie ferrée, la roulante préparait la soupe. On m'apporta une gamelle de bouillon et un peu de viande. Epuisé, j'étais étendu sous un arbre fruitier et de là je pus entendre un passant en civil adresser des paroles élogieuses à un groupe de soldats. Lorsqu'il se rendit compte de ma présence, il me dit dans un allemand médiocre : « *N'ayez pas peur, les Français sont corrects.* » Je ne pus que me mordre les lèvres et l'inconnu disparut. »

(à suivre)

Notes

- (1) Hermelange (**Hermelingen**) : à 2 km de Lorquin (**Lörchingen**), chef-lieu de canton, 194 habitants au recensement de 1910. Les deux rivières Sarre prennent leur source sur le versant ouest du Donon. La Sarre rouge ou Rouge-eau, coule dans la vallée de Saint-Quirin, la Sarre blanche ou Blanc-rupt, dans celle du même nom.
- (2) Au cours d'une offensive déclenchée le 7 août, les Français avaient pris Mulhouse, le 8, qu'ils durent abandonner le surlendemain.
- (3) *Rothosen* ou *Pantalons rouges* : pantalons garance très voyants des soldats français, remplacés par la tenue bleu horizon en 1915.
- (4) Hesse (**Hessen**) : village de 589 habitants, sur le Canal de la Marne-au-Rhin, à 3 km NE de Hermelange. Les Français y prirent deux otages, un aubergiste et un marchand de bois.
- (5) Xouaxange (**Schweixingen**) : 279 habitants. Également sur le canal de la Marne au Rhin. 4 km NO de Hermelange.
- (6) Sarrebourg (**Saarburg** in Lothringen) : chef-lieu de cercle (Kreis). 10.019 habitants dont une importante garnison (97^e RI, 11^e régiment de Uhlans, 15^e régiment d'artillerie de campagne).
- (7) Buhl (**Bühl**) : 2 km SE de Sarrebourg, important « parc d'aviation » bavarois (aérodrome)
- (8) Nitting (**Nitting**) : à 1 km de Hermelange. 334 habitants.
- (9) HOMMES était de nationalité alsacienne-lorraine.
- (10) Abreschviller (**Albersweiler**) : gros bourg de 1.528 âmes, sur la Sarre rouge ; depuis 1892, terminus du chemin de fer partant de Sarrebourg. Importante communauté d'immigrés allemands protestants.
- (11) Barville-Bas (**Unter-Barville**) : carrefour des routes menant à Sarrebourg et Lorquin. Station sur la ligne Sarrebourg-Abreschviller. Un café-restaurant près de la gare.